

Joachim Kouadio Kouadio

LA CRITIQUE DE L'INSTRUMENTALISATION DE LA RELIGION DANS LA CONQUÊTE DE PLASSANS ET LA FAUTE DE L'ABBE MOURET D'ÉMILE ZOLA

Résumé

La question de la religion est une préoccupation aussi importante que le bonheur pour l'être humain. Cette réflexion a démontré l'intérêt qu'Émile Zola y porte. Elle a prouvé que la critique que l'écrivain français formule à l'encontre du catholicisme, est moins institutionnelle qu'elle n'est adressée au clergé qui en pervertit l'idéal de cohésion et de régulation sociale. De façon pragmatique, il dénonce l'instrumentalisation politique et idéologique de l'Église catholique, qui devient un outil de domination des plus faibles, par les plus forts. Sa critique s'explique surtout par la volonté de voir émerger une institution catholique, non seulement affranchie des mesquineries des acteurs religieux, mais qui soit capable de contribuer à la réhabilitation de la dignité humaine.

Mots clés : Bonheur, catholicisme, contestation, instrumentalisation, religion.

Abstract

The question of religion is as important a concern as human happiness. This reflection demonstrated the interest that Émile Zola has in it. It has proven that the criticism that the French writer formulates against Catholicism is less institutional than it is addressed to the clergy, who perverts its ideal of cohesion and social regulation. In a pragmatic way, he denounces the political and ideological instrumentalisation of the Catholic Church, which becomes, a tool of domination of the weakest, by the strongest. His criticism can be explained above all by the desire to see the emergence of a Catholic institution, not only freed from the pettiness of religious actors, which is capable of contributing to the rehabilitation of human dignity.

Keywords: Happiness, Catholicism, protest, instrumentalisation, religion.

Introduction

Prolongement de l'entreprise réaliste, le roman naturaliste français s'assigne pour principal objectif, la description implacable des réalités, des élans et mouvements de la société dans laquelle il naît, mais surtout l'influence que celle-ci exerce inexorablement sur l'individu. Le romancier de cette mouvance littéraire que Zola considère comme un écrivain doublé d'un « observateur et d'un expérimentateur »¹ ne peut dissimuler le mal qui ronge son temps et son espace existentiels. Et, ce, quelles que soient la nature, la forme ou l'espèce que celui-ci peut revêtir.

Pour le philosophe et historien français, Hippolyte Taine, le naturaliste :

« Dissèque aussi volontiers le poulpe que l'éléphant ; il décomposera aussi volontiers le portier que le ministre. Pour lui, il n'y a pas d'ordures (...) à ses yeux, un crapaud vaut un papillon. (...) Les métiers sont l'objet propre du naturaliste. Ils sont les espèces de la société, pareilles aux espèces de la nature » (1866, pp. 118-120).

Aussi, du politique au social, en passant par le culturel, l'écrivain passe-t-il tout au peigne fin sous sa plume. Ainsi, la religion, manipulée par les hommes et détournée de son idéal social d'humanisme intégral et de solidarité au XIX^{ème} siècle, n'est nullement épargnée, quant aux effets de ses dérapages sur l'individu.

Ceci justifie l'intérêt du sujet : La critique de l'instrumentalisation de la religion dans *La Conquête de Plassans*² et *La Faute de l'abbé Mouret*³ d'Émile Zola.

Censé être, selon André Lagarde et Laurent Michard (1995), « le plus grand élément d'ordre social », pour l'être humain en communauté, pourquoi la religion chrétienne, et notamment le catholicisme, objet de la présente réflexion, est-il perçu comme source de son avilissement, dans l'œuvre romanesque d'Émile Zola? De quelle façon, est-il instrumentalisé pour asservir le peuple français? Quelle sentence le romancier naturaliste fait-t-

¹ S'appuyant sur la méthode des sciences naturelles, et s'inspirant de *L'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard (1865), Émile Zola, définit ainsi le romancier observateur-expérimentateur et donne aussi son rôle comme suit: « L'observateur et l'expérimentateur sont les seuls qui travaillent à la puissance et au bonheur de l'homme, en le rendant peu à peu le maître de la nature. Il n'y a ni noblesse, ni dignité, ni beauté, ni moralité, à ne pas savoir, à mentir, à prétendre qu'on est d'autant plus grand qu'on se hausse davantage dans l'erreur et dans la confusion. Les seules œuvres grandes et morales sont les œuvres de vérité». Définition consultée en ligne sur le site : <https://fr.m.wikipedia.org>, le 19/08/2021.

² Émile Zola, *La Conquête de Plassans*, Paris, G. Charpentier, 1874, ouvrage en ligne, Bibliothèque électronique du Québec (BeQ) de Jean-Yves Dupuis, coll. À tous les vents, volume 36, version 2.0, site : <https://beq.ebooks> gratuits.com.

³ Émile Zola, *La Faute de l'abbé Mouret*, Paris, G. Charpentier, 1875, ouvrage en ligne, Bibliothèque électronique du Québec (BeQ) de Jean-Yves Dupuis, coll. À tous les vents, volume 37, version 2.01, site : <https://beq.ebooks> gratuits.com.

il de cette projection spéculaire de l'organisation religieuse de son temps et de son fonctionnement?

L'examen de la problématique ainsi identifiée, requiert le concours de la sociocritique, en tant qu'elle est une méthode pluridimensionnelle, au sens de Maurice Delcroix et de Fernand Hallyn:

« La sociocritique peut être décrite comme une pratique de lecture marquée par une attitude spécifique envers le texte littéraire : tout à la fois respectueuse de son autonomie, en tant que forme esthétique (aspect sans lequel s'évacuerait la notion même de littérature) et attentive aux procédures par lesquelles cette forme inscrit ce qui, d'une manière ou d'une autre, l'articule au social » (1995, p 295).

Si l'on considère, avec, Gisèle Valency-Slakta (1999) que « l'œuvre littéraire est d'abord et avant tout un système de signes », et que ces différentes composantes textuelles (signes), dont le personnage entre autres, contribuent à lui donner un sens, ainsi que le dit Philippe Hamon (1977) : « En tant que morphème discontinu, le personnage est une unité de signification », la sémiotique narrative sera aussi utile dans cette étude. En effet, définie, selon Gérard Gengembre (1996) comme « l'analyse des composantes et des mécanismes du récit », la narratologie permettra une saisie typologique des principaux acteurs religieux dans les deux romans du corpus et leurs comportements, et contribuera ainsi à alimenter profitablement cette critique des travers de l'édifice catholique.

Dès lors, au moyen d'une démarche tripartite, l'analyse indiquera, dans une première instance, comment la figure du "personnage-prêtre" et ses agissements inclinent irrésistiblement à la remise en cause du catholicisme. Dans un second temps, l'on mettra en lumière, son instrumentalisation politique et misogynique, à l'effet d'embrigader le Citoyen français, en général et d'asservir la femme, en particulier. La portée critique sous-jacente du texte zolien, sera enfin relevée, dans une troisième et dernière étape.

1. La figure du prêtre dans *La Conquête de Plassans* et *La Faute de l'abbé Mouret* : un indicateur de dévalorisation et d'aliénation du catholicisme

D'un point de vue idéologique et historique, les contradictions dont fait l'objet l'Église catholique depuis le Moyen Âge, sont généralement liées au socle statutaire et/ou à la représentation matérielle de l'Être Suprême (Dieu) au sein de la communauté chrétienne. Elles résultent également, d'un certain point de vue, de la valeur ou de l'intérêt accordés à certains symboles, censés contribuer

à l'intercession pour la rédemption des âmes après la vie sur terre ; toutes ces querelles étant en rapport avec, notamment, la question du Nestorianisme⁴.

La critique qu'Émile Zola porte sur le catholicisme, quant à elle, relève moins d'une visée institutionnelle de la religion chrétienne que des acteurs religieux, notamment des prêtres qui pervertissent l'œuvre du Christ, de par leurs comportements. En effet, précurseur du communisme et conscient de ce que, de l'ordre principal, la religion a, pour fondement la justice sociale, l'égalité, la fraternité, l'amour partagé, etc. en tant qu'institution, elle ne saurait être mauvaise et répulsive en soi, si elle n'est soumise à la manipulation des hommes, toujours dominés par l'égoïsme, la méchanceté et autres défauts congénitaux.

D'ailleurs, c'est cela que souligne, en d'autres termes, l'écrivain et philosophe des Lumières, Montesquieu :

« Elle [la religion] est conçue surtout en vue de son utilité sociale. Repensée au bénéfice de l'homme, ici-bas, la religion constitue, partout, une force idéale qui, bien employée a une fonction de régulateur social et contribue ainsi à la réalisation du bonheur sur terre, c'est-à-dire à la construction d'un monde à la mesure de l'homme en tant que citoyen et pour ses utilités » (1995, p 33).

Ce qui justifie les attaques de Zola, auteur engagé, contre l'institution ecclésiastique, c'est, non seulement l'attitude, mais aussi le discours biaisé, non combattant des acteurs religieux (le clergé) qui se refusent à participer au rétablissement de cette justice sociale, telle que proclamée par la doctrine immanente du christianisme, dans sa branche catholique. Dans *La Conquête de Plassans* et *La Faute de l'abbé Mouret*, le portrait ("l'être" et le "faire") que le père du Naturalisme dresse de l'abbé Faujas et de l'abbé Mouret permet, dorénavant, de mettre en évidence et de justifier son projet critique.

1.1. L'hypocrisie et la malhonnêteté de l'abbé Faujas

Du registre de ses désignations aux différents discours qui se tiennent sur lui, une image se dégage incontestablement du curé de Plassans: celle d'un prêtre obscur à l'allure plutôt méphistophélique qu'adepte des valeurs positives incarnées par le Christ dont il se réclame. Invariablement, l'abbé Faujas est qualifié de « diable d'homme », aussi bien par Mouret que par son

⁴ Le Nestorianisme est une doctrine christologique qui affirme la coexistence de deux hypostases, l'une divine, l'autre humaine en Jésus-Christ. Les nestoriens refusent le principe de la *communicatio idiomatum* (la possibilité d'attribuer à chaque nature du Christ ce qui relève de l'autre). Ainsi, ils n'admettent pas qu'on appelle la Vierge Marie Théotokos (Mère de Dieu) parce qu'elle n'est, pour eux, que la mère de l'homme Jésus. Ils n'acceptent pas, non plus, qu'on dise que « Dieu a souffert et a été crucifié », parce que, seule la nature humaine de Jésus, selon eux a subi ces épreuves. Les nestoriens pensent que cette « communication des idiomes » conduit au théopaschisme (Dieu souffre), qu'ils rejettent.

homologue, l'abbé Bourrette ; de « grand diable taillé à coup de hache », par le narrateur. Les prêtres, en général, sont même vus comme des bêtes, par l'oncle de Marthe, ainsi que l'écrit Zola (1874) : « Je n'ai jamais pu souffrir, ces animaux-là ».

Par ailleurs, ces propos de François Mouret sur les représentants du clergé sont assez évocateurs et traduisent leur hypocrisie et leur duplicité secrètement nourries :

C'étaient tous des cachotiers ; ils étaient dans un tas de manigances, auxquelles le diable ne reconnaîtrait rien ; ils affectaient une prudence ridicule, à ce point que personne n'avait jamais vu un prêtre se débarbouiller. Il finit par se repentir d'avoir loué à cet abbé qu'il ne connaissait pas » (Zola, 1874, p 46).

D'ores et déjà, à la lecture du tableau descriptif du premier personnage de prêtre, du discours le concernant, dans le roman zolien, l'on peut aisément deviner les dérapages comportementaux dont ce dernier peut se rendre coupable. Sa tendance "lycantropique" est d'ailleurs perceptible dans la métaphore qui l'assimile à l'animal, dont la susceptibilité à faire alterner douceur, docilité et sauvagerie, agressivité est connue de tous. De ce point de vue, l'attitude du curé de Plassans, après les élections législatives et municipales, dont il fut le meneur du jeu, est bien illustrative :

« Du prêtre souple, se dégageait une figure sombre, despotique, pliant toutes les volontés. Sa face redevenue terreuse avait des regards d'aigle ; ses grosses mains se levaient, pleines de menaces et de châtements. La ville fut terrifiée, en voyant le maître qu'elle s'était donné grandir ainsi démesurément, avec la défroque immonde, l'odeur forte, le poil roussi d'un diable » (Zola, 1874, p 597).

L'abbé Faujas est aussi hypocrite, ingrat qu'il est malhonnête, pour une personne consacrée à l'œuvre de Dieu. En complicité avec sa famille c'est bien lui qui donne l'accord pour le complot de l'enfermement de Mouret, au motif fallacieux que celui-ci représente un danger pour sa propre femme. L'intolérable ici, c'est l'esprit de délation qui sous-tend cette machination. De fait, tout ceci est planifié pour éloigner le propriétaire de chez lui, afin de s'accaparer sa maison et ses biens. L'extrait qui suit démontre bien nos propos :

« Le prêtre, d'ordinaire haussait les épaules. Mais, un jour, Trouche sortit de chez lui, l'air enchanté. Il vient embrasser Olympe en s'écriant : « cette fois, ma fille, c'est fait
-Il te permet d'agir, demanda-t-elle

-Oui, en toute liberté... Nous allons être joliment tranquilles, quand l'autre ne sera plus là. » (...)

« Ah bien! Tout va être à nous, n'est-ce pas ?...

Je prendrai une autre chambre. Et je veux aller dans le jardin, je veux faire ma cuisine en bas... » (Zola, 1874, p 523).

Que peut-on retenir de l'abbé Mouret, dans la perspective de la remise en question des habitudes du personnel ecclésiastiques dans le roman de Zola?

1.2. La feinte piété et l'incrédulité secrète de l'abbé Mouret

Le personnage de l'abbé Mouret permet à Zola de faire la caricature du prêtre qui entube son entourage, et certainement se ment à lui-même, sous des oripeaux d'être saint, dévoué à Dieu en apparence, mais dénudé, au fond, de toute foi véritable en l'Être Suprême. En effet, foncièrement attaché à la Vierge Marie et à ses représentations statuariques, Serge (l'abbé Mouret) en a fait une fixation telle que sa vénération s'est muée en passion humaine. En Marie, le jeune curé voit, certes, la figure Divine, génitrice du Sauveur Jésus, mais davantage la femme, attirante et inspiratrice des plus doux sentiments de sa vie. Frère Archangias, l'un de ses collaborateurs de paroisse attire l'attention sur cet état de fait en ces termes :

« Elle vous mènera loin ! avait-il crié un jour au jeune prêtre, voyant en elle un commencement de passion humaine, une pente aux délices des beaux chevaux châains, des grands yeux clairs, du mystère des robes tombant du col à la pointe des pieds » (Zola, 1875, p 169).

Au demeurant, cette précision de l'auteur lève un coin de voile sur la déviation spirituelle de l'abbé Mouret qui ne croit, en réalité, ni en Jésus, ni en Dieu le Père ; toute sa croyance étant captée par la Vierge Marie et entièrement focalisée sur elle. Zola (1875) note, en effet que :

« Souvent, la nuit, ayant senti un léger souffle lui passer sur les cheveux, il racontait que la Vierge était venue l'embrasser. Il avait grandi sous cette caresse de femme, dans cet air plein d'un frôlement de jupe divine.[...]. Et jamais il n'était tenté par les Jésus portant l'agneau, les Christ en croix, les Dieu le père se penchant avec une grande barbe au bord d'une nuée ; il revenait toujours aux tendres images de Marie, à son étroite bouche riante, à ses fines mains tendues ».

Pour tout dire, l'inclination tacite à l'incrédulité du fils de François Mouret est ce qui finit par le conduire au péché de la chair avec Albine, une jeune fille d'esprit libre et croyant peu et/ou pas en Dieu. Il se complait même à

justifier et à "légitimer" son forfait, son acte de fornication, donnant ainsi mille raisons de comprendre qu'il n'a aucune foi en la Transcendance. Les propos impudiques et blasphématoires du prêtre sont les suivants :

« Grand enfant ! reprit-il avec un rire. As-tu donc peur que je ne te garde rancune du don que tu m'as fait ? Va, ce ne peut être une faute. Nous nous sommes aimés comme nous devons nous aimer...Je voudrais baiser les empreintes que tes pas ont laissées, lorsque tu m'as amené ici, de même que je baise tes lèvres qui m'ont tenté, de même que je baise tes seins qui viennent d'achever la cure, commencée, tu te souviens ? par tes petites mains fraîches » (Zola, 1875, p 443).

Ailleurs, il est aussi significatif de retenir que les critiques dont fait l'objet l'édifice catholique résultent également de son évolution historique ; évolution au cours de laquelle l'inadéquation entre la profession de foi principale de l'institution et sa matérialisation factuelle, contribue à renforcer sa "mise au banc des accusés". Avec Alphonse Quenum, examinons ces précisions de forte portée illustrative :

« Du point de vue historique, les reproches contre l'Église catholique émanent parfois des croyants eux-mêmes, qui soulignent le contraste entre une doctrine qui prêche officiellement l'amour du prochain, et des institutions qui ont, au fil des siècles, soutenu l'esclavagisme, créé l'inquisition, lancé des croisades et propagé l'antisémitisme » (2008, pp. 72-73).

Au total, à travers la mise en lumière des différentes désignations, du discours sur l'abbé Faujas, d'une part, des propos de l'abbé Mouret lui-même, dans le système relationnel des personnages, le roman zolien démontre déjà comment le clergé a travesti l'œuvre d'utilité et de régulation sociale du catholicisme. L'hypocrisie, la malhonnêteté de l'un, ainsi que l'incrédulité et la feinte piété de l'autre, qui les conduisent inéluctablement à des actes déviationnistes, sont autant de signes de dégradation et de perversion de l'Église catholique dont l'écrivain français ne peut faire l'économie de la dénonciation.

Si, de prime abord, Emile Zola s'attaque à quelques représentants du clergé dans ses romans, sa critique se veut plus incisive et plus révoltée, contre l'Église, en tant qu'objet d'instrumentalisation politique du peuple français et source d'asservissement de la femme en raison de ses dérapages fonctionnels.

2. L'instrumentalisation fonctionnelle du catholicisme : le pic de la critique zolienne

Plusieurs raisons fondent et justifient, à la pratique, les attaques de l'écrivain français contre l'édifice du Christ. Toutefois, dans le cadre de la présente

réflexion, deux d'entre elles retiendront particulièrement et successivement l'attention : les dérives sacerdotales de cette structure, corrompue par le politique, et sa tendance esclavagiste d'assujettissement de la femme.

2.1. L'Église catholique : une institution moralement dévoyée et au service du politique

Dans la perspective des invectives qu'il porte au catholicisme, le moins qu'on puisse remarquer et dire, c'est que l'auteur des *Rougon-Macquart* met à nu le dévoiement et l'égarement de cette structure, de façon pragmatique. Pour lui, l'Église, organisation à vocation spirituelle, par excellence et normalement conçue pour apaiser les tourments de l'Homme et lui assurer une tranquillité morale, et au surplus somatique, a failli à sa mission. Elle a échoué dans la mise en œuvre de ses principes d'assurer la cohérence harmonique du monde.

Au moyen de ses deux œuvres romanesques, objet de la présente analyse, il souligne assez nettement, nombre de vices, d'écueils comportementaux qui gangrènent l'édifice religieux. Haine, hypocrisie, imposture, etc. font partie de ce cocktail dégradant de défauts qui minent la vie à l'intérieur de la "Bâtisse" de Jésus. Cela est d'autant plus regrettable que ces actes répréhensibles émanent des hommes de Dieu, ceux-là mêmes qui sont assermentés devant lui, pour incarner les valeurs d'amour, de tolérance et de sociabilité.

La haine viscérale, à peine contenue, que se vouent mutuellement l'abbé Faujas et l'abbé Fenil, à la chapelle Saint-Saturnin, dans *La Conquête de Plassans*, démontre à quel point la spiritualité a "décampé" des milieux de la dévotion pour ne laisser la place qu'à la chair humaine et à ses *desiderata* incongrus. Cet extrait du texte zolien se passe de tout commentaire, en la matière ; « leurs yeux s'étaient rencontrés, ils se regardèrent pendant de bonnes secondes, de l'air terrible de deux duellistes engageant un combat à mort » (Zola, 1874, p 140).

Il en est de même de l'hypocrisie qu'entretiennent, sans vergogne, ni scrupules, le premier nommé et l'abbé Bourrette qui, pourtant a été particulièrement actif dans son arrivée à Plassans. Au sujet de ce prêtre, sans morale, François Mouret, son hôte et sa future victime, crève l'abcès :

« L'abbé Faujas a roulé l'abbé Bourrette [...]. Cet abbé Bourrette, quel pauvre homme ! N'importe, c'est amusant de voir les calotins se manger entre eux. L'autre jour, lorsqu'ils s'embrassaient au fond du jardin, est-ce qu'on n'aurait pas dit deux frères ? Ah ! bien, oui, ils se volent jusqu'à leurs dévotes » (Zola, 1874, p 285).

Au fond, ce que conteste Zola, c'est une institution ecclésiastique de la jalousie, de la méchanceté et autres infinies manigances ; en un mot, des mauvais sentiments humains indignement portés par des prétendus serviteurs

de Dieu, à l'image de ces différents "abbés" ci-dessus évoqués. Par leurs agissements, ils en profanent irrémédiablement la respectueuse vocation spirituelle de rédemption et de libération. Éléonore Roy-Reverzy (2000) partage d'ailleurs ce point de vue, en indiquant que « l'Église Saint-Saturnin, centre névralgique de Plassans, à l'instar de la maison des Mouret et le salon de Félicité, est d'abord constamment traitée comme un espace profane (...), lieu de rendez-vous d'affaires.»⁵

Au demeurant, l'écrivain ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. Car, les "l'abbé Faujas", "l'abbé Bourrette", "l'abbé Fenil" et même l'Évêque de Plassans, Monseigneur Rousselot, et toute la communauté de consacrés de Dieu, sont l'incarnation d'une autre forme de perversion de l'œuvre divine : celle de se servir du domaine de la spiritualité pour assouvir des ambitions politiques.

À cet exercice, l'abbé Faujas, le nouveau Curé de la petite province de Plassans, représente le prototype parfait de la duplicité et de la tromperie entre ses vraies intentions cachées et l'illusoire fonction sacerdotale qu'il prétend être venu assurer en ce lieu.

En effet, en débarquant à Plassans, la véritable motivation que nourrit Ovide Faujas, c'est la conquête politique de la petite ville. Toute son apparente dévotion à confesser les fidèles de son église, à pacifier les habitants, n'est réellement guidée que par son intention de réaliser secrètement et minutieusement cet objectif. C'est en fait, vraisemblablement la raison pour laquelle il a été envoyé à cet endroit par un haut personnage dont le roman de l'écrivain naturaliste ne dévoile jamais l'identité.

Mais, comme le dit l'adage : « A beau mentir qui vient de loin », le manège du "prêtre-politicien", sa stratégie captieuse ne sauraient indéfiniment échapper à la perspicacité fouineuse de Mme Paloque, la femme du juge. Elle est la première à éveiller les soupçons : « On prétend que l'abbé Faujas est un agent politique » (Zola, 1874, p 340).

Mallet Julien, quant à lui, sera plus affirmatif sur le rôle politique assigné à ce "faux" prêtre, mandaté par l'Empire. Il déclare qu'en « fin stratège et sachant utiliser son influence pour arriver à ses fins, il devient peu à peu la figure dominante de la ville. Il est visiblement envoyé par l'Empire pour maîtriser la conquête politique de la cité.»⁶

À travers une technique de codage stylistique très élaborée, l'auteur français lui-même enseigne sur la fausseté du personnage, par le biais de son nom. "Faujas" peut se décomposer en une paire syllabique : "Fau" et "Jas". La dernière partie du nom signifie, selon le dictionnaire en ligne,

⁵ Éléonore Roy-Reverzy, "La passion religieuse : les Goncourt, Zola et la question anticléricale", in *Romantisme*, Paris, SEDES, 2000, p 63.

⁶ Mallet Julien, "Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851", in *Revue du Souvenir*, n°305, Paris, 1979, p 33.

L'Internaute : « Bâtiment servant à abriter les moutons dans le Midi ». "Bâtiment" pouvant faire allusion au berger de la Bible qui garde ses brebis, "Faujas" symboliserait, en principe le rôle de guide, de protecteur de ses fidèles de Plassans, sous-entendus dans le terme "brebis". La particule "Fau", en ce qui la concerne, fait penser à l'adjectif qualificatif "Faux" auquel Zola aurait simplement ôté le "x" final, par nécessité littéraire de distanciation. "Faujas", en définitive pourrait signifier "Faux abri", donc "Faux prêtre".

Pareille interprétation de la portée onomastique du Curé de Plassans semble bien convenir à Yannick Lemarié, qui en a fait une analyse similaire, lui assurant, du coup une certaine légitimité. Sa lecture parle d'elle-même : « Nous pourrions remarquer que l'allusion à l'abri des moutons renvoie (...) à la situation du prêtre renvoyé de Besançon ou encore à son statut de gardien biblique de brebis égarées, mais il nous importe ici, de noter en priorité la présence de l'adjectif "faux".»⁷

En clair, l'abbé Faujas, loin d'être un vrai serviteur de Dieu, n'est qu'un faux prêtre. Il est un usurpateur, un ambitieux qui se sert de l'Église pour atteindre des objectifs politiques.

L'utilisation de la religion à des fins politiques, par les pouvoirs publics et le clergé, que dénonce l'auteur de *La Conquête de Plassans*, trouve d'ailleurs un écho sonore chez Stendhal. À propos de cet écrivain qui s'attaque à la complicité oppressive du catholicisme et du régime de la Restauration, Claude Roy (1951) pouvait écrire :

Ce que Stendhal hait dans le catholicisme, c'est « la religion toujours si utile aux puissants » [...], la religion qui entrave le progrès moral et social [...], la religion qui soutient la politique rétrograde des ultras ».

Un autre pôle par lequel Émile Zola semble franchement s'attaquer à l'Église catholique, est bien son rapport dégradant à la femme.

2.2. Le catholicisme : un instrument d'asservissement et de mépris de la femme

Les rapports déclinants et dégradants entre l'Église catholique et la femme constituent, assurément, un pan essentiel et notoirement observé dans la critique zolienne de cette institution. Très souvent, par le truchement du Confessionnal, instrument dont les femmes sont fort friandes dans les chapelles pour se convaincre de leur piété, de leur dévotion à Dieu, l'écrivain en révèle une face déplorable et répulsive. Et cela, à travers le mépris, la

⁷ Yannick Lemarié, "Entre le réel et son double : l'imposture de Faujas dans *La Conquête de Plassans* de Zola", in *L'Imposture dans la littérature* de Arlette Bouloumié, Angers, Presses Universitaires de Rennes, coll Nouvelles Recherches sur l'imaginaire, 2011, p55-56.

cruauté, voire l'austérité inhumaine des "prêtres-confesseurs". Son roman pourrait être un véritable réservoir référentiel dans le domaine, s'il en était besoin.

Cependant, quelques traits caractéristiques de l'abbé Faujas et de l'abbé Mouret, suffiront pour étayer nos propos. En plus d'une duplicité infâme, indigne d'un homme de Dieu, dans ses manigances politiques et ses tractations pour parvenir au presbytère de Plassans, l'abbé Faujas est doublé d'une aversion misogyne pour la femme, en général : « L'abbé avait un mépris d'homme et de prêtre pour la femme ; il l'écartait, ainsi qu'un obstacle honteux, indigne des forts. Malgré lui, ce mépris perçait souvent dans une parole plus rude » (Zola, 1874, p 162). Et Zola de préciser spécifiquement, plus loin, les rapports de ce dernier avec les femmes de sa paroisse, soumises à confession: « Il fut cruel pour ses pénitentes.» (p 598).

L'insensibilité "mortifère" de ce prêtre envers la femme se ressent plus nettement avec Marthe Mouret, minutieusement et totalement conduite à un asservissement spirituel et charnel, par ses soins, et qu'il traite finalement comme la dernière des bêtes répugnantes :

« Il lui faisait crument sa leçon, se servait d'elle comme d'une machine. Elle aurait mendié dans les rues, s'il lui en avait donné l'ordre. Et quand elle devenait inquiète, qu'elle tendait les mains vers lui, le cœur crevé, les lèvres gonflées de passion, il la jetait à terre d'un mot, il l'écrasait sous la volonté du ciel. Jamais elle n'osa parler. Il y avait entre elle et cet homme un mur de colère et de dégoût. Quand il sortait des courtes luttes qu'il avait à soutenir avec elle, (...) plein de mépris (...) il se lavait, il se brossait comme s'il eut touché malgré lui à une bête impure » (Zola, 1874, p 462).

Pour l'abbé Mouret, la femme est, tout bonnement ainsi perçue : « C'était elle, l'esclave, la chair impure, à laquelle l'Église aurait dû refuser une âme » (Zola, 1875, p 604). L'attitude de ce jeune Curé frise carrément le sadisme pur et simple. De fait, tout consacré à Dieu qu'il prétend être, et même en proclamant son horreur pour la gent féminine, il est bien celui qui a souillé l'honneur de la jeune Albine, en ayant des relations charnelles et coupables avec elle, comme déjà mentionné antérieurement. Il l'abandonne ensuite, sans aucun scrupule, dans un désespoir d'amour, alors qu'elle attend un enfant de lui. Ce désespoir finit, d'ailleurs, par la conduire à la mort. En tant que prêtre, la vocation du jeune curé consiste, en principe à protéger la vie humaine et non à la retirer. L'abbé Mouret, en provoquant, de la sorte, la mort de cette jeune fille, permet à Zola de mettre en avant, la contrariété entre "l'agir" du personnage et la morale religieuse, notamment, chrétienne qu'il est, pourtant, censé incarner.

N'est-ce pas ce dédain de Serges (l'abbé Mouret) pour son semblable, même en détresse qui déclenche la colère de docteur Pascal, son oncle, au point que ce dernier en veuille à Dieu ? Son murmure désespérant : « Dieu ! Dieu ! murmura le docteur sourdement, il ferait mieux de ne pas se jeter dans nos jambes » (P535), n'est-il pas, en fin de compte l'expression de son ras-le-bol de la méchanceté de son neveu et de son Dieu, qu'il tient pour responsable des faiblesses humaines ?

A l'observation, il est aisé de comprendre que ces prêtres sont bien loin du compte, quant à leur prétendue vocation divine. Sinon, comment pourraient-ils traiter ainsi, avec autant de sauvagerie et de cruauté la femme que la Bible, elle-même recommande d'honorer ?

La dénonciation de l'Église passe aussi par la peinture de la dévotion de la femme, mais surtout des ravages qui en résultent. L'exemple de la famille Mouret, qui vole en éclat, en raison de l'endoctrinement avilissant de Marthe, rend bien compte des effets dévastateurs collatéraux de cette dévotion féminine quelquefois irrationnelle. Femme soumise et respectueuse, mère attentionnée pour ses enfants, au début de *La Conquête de Plassans*, Marthe Mouret devient, plus tard, sous l'emprise des affres de la machine ecclésiastique, non seulement une génitrice négligente pour sa progéniture, mais surtout une épouse haineuse pour son mari. L'extrait qui suit, dévoile l'extrême humiliation que Mouret subit désormais à table, chez lui :

« Et Mouret, assis en face de sa femme, restait oublié. Il se tenait, les poignets au bord de la table, comme un enfant, en attendant que Marthe voulût bien songer à lui. Elle le servait le dernier, au hasard, maigrement. [...]. Mouret, diminué, mangeait avec des hontes de pique-assiette » (Zola, 1874, p 422).

En mettant en relief le comportement inadmissible de Marthe à l'endroit de son mari, il est évident que l'auteur français entend dénoncer l'attitude de certains dévots qui foulent au pied des recommandations divines fortes. La femme, selon *La Bible*, et même selon *Le Coran* doit être soumise à son mari. L'attitude de Marthe ne saurait donc être tolérable aux yeux de Zola.

Que peut-on finalement comprendre de cette peinture critique de la religion catholique dans le roman zolien ? Qu'implique-t-elle pour l'écrivain français ?

3. Le catholicisme : une religion de l'illusion et de "l'inanité"

Au regard du descriptif particulièrement dépréciatif du christianisme que donne à voir l'analyse, la question logique que soulève l'œuvre romanesque zolienne, est celle de l'intérêt réel, de l'utilité de cette religion. A ce questionnement, l'auteur de *La Conquête de Plassans* semble répondre par

une espèce de pessimisme, en laissant percer, d'une part, l'incapacité du catholicisme à répondre effectivement à toutes les aspirations des hommes, du fait de son instrumentalisation par le clergé et d'autre part, la nécessité consécutive d'une redéfinition de leurs rapports à la Transcendance.

3.1. De l'incapacité de la religion à vraiment consoler l'homme : une conséquence de son instrumentalisation

La consécration de l'être humain à une religion est d'abord et avant tout motivée par la recherche de solutions à des besoins essentiels dont la satisfaction échappe à sa condition de créature limitée. Croire en un Être Supérieur obéirait prioritairement et principalement à l'espérance de cet équilibre moral, spirituel et même physiologique dont la religion serait la clé de voûte. En conséquence, dès lors que ce principe devient inopérant ou "avoue" l'inefficacité de sa mise en œuvre dans une croyance donnée, le "pacte" de confiance basé, en l'espèce sur la foi, paraît fortement entamé.

Dans le cadre du christianisme, et notamment du catholicisme, ce que conteste, désapprouve Émile Zola, ce sont d'abord, les pratiques malsaines, intolérantes des représentants de Dieu, comme l'analyse s'est évertuée à le démontrer.

À travers le registre d'actes et de comportements indignes qui s'opèrent au sein de l'édifice christique, ce que l'écrivain semble dénoncer, d'une part, c'est l'affichage ostentatoire du caractère dominateur et méprisant des acteurs religieux, totalement soumis aux turpitudes humaines, loin de toute exigence spirituelle et éthique. Sous ce manteau, l'institution ecclésiastique démontre qu'elle n'est qu'une structure créée par la société qui, « en se confondant avec l'Empire, est devenue la plus grande machine de coercition jamais apparue sur terre »⁸, selon Eric Stemmelen.

Émile Zola paraît, d'autre part, enseigner que, si Dieu est indolent à répondre ou ne donne pas de solution à certains besoins exprimés par l'homme c'est bien parce que ce dernier, à l'instar de l'abbé Mouret, ne met, généralement pas en application les principes édictés par la religion. L'écrivain naturaliste convoque, à sa propre conscience, le jeune curé. Comment voudrait-il que l'Être Suprême l'écoute quand il ne manifeste aucun regret, ni aucun remords après son péché de chair avec Albine ? La déception de Serges (l'abbé Mouret) qui attend désespérément une consolation divine après son acte condamnable et ses propos blasphématoires : « pendant des heures, pendant des journées, il s'humiliait, dans l'attente d'un soulagement qui ne venait pas. Il a beau se remettre entre les mains de Dieu, s'anéantir devant lui, répéter jusqu'à satiété les prières les plus efficaces : il ne sentait plus Dieu » (Zola,

⁸ Eric Stemmelen, "Comment le christianisme est devenu une vaste machine de coercition", in *L'Humanité*, Paris, novembre 2010, p 15.

1875, p 593), est assez révélatrice de l'effet désastreux de la manipulation de la morale religieuse.

Utilisée par les dirigeants ecclésiastiques à des fins d'égoïsme et d'ambition personnelle, la religion catholique ne peut servir, à bon escient son idéal de justice sociale, ainsi que prescrit dans sa doctrine d'humanisme intégral et de solidarité. Son instrumentalisation politique qui en fait une arme de domination tyrannique des plus faibles (Mouret fait les frais d'un emprisonnement aussi pour ses opinions politiques), ainsi que son endoctrinement des dévots, qui assujettissent particulièrement la femme, la pervertissent au point de la rendre apparemment inule.

C'est particulièrement cet aspect de travestissement de la morale chrétienne qui pousse à l'incrédulité de certains personnages tels qu'Albine, notamment, qui dénie carrément Dieu, le diabolise, à la limite, en raison de la trahison mortelle de l'abbé Mouret, que l'auteur de *La Faute de l'abbé Mouret* stigmatise. Celle-ci, au comble de sa déception du prêtre s'écrie ainsi :

« Qui ça, Dieu ? cria Albine (...). Je ne le connais pas ton Dieu, je ne veux pas le connaître, s'il te vole à moi, qui ne lui ai jamais rien fait. Mon oncle Jeanbernat a donc raison de dire que ton Dieu est une invention de méchanceté, une manière d'épouvanter les gens et les faire pleurer (...). Ton Dieu n'existe pas » (Zola, 1875, pp. 565-566).

Vu tous ces dérapages du clergé qui entament sérieusement la mission salvatrice de cohésion et de justice sociale de la religion, et particulièrement de l'Église catholique, l'on est tenté de se demander quel rôle devrait-elle réellement jouer ? Émile Zola, vraisemblablement, opte pour une nouvelle vision du rapport humain à Dieu, mais surtout une implication réelle du corps religieux à la réhabilitation de la dignité humaine piétinée par les plus forts et les détenteurs de l'autorité publique.

3.2. De la nécessité d'un renouvellement fonctionnel du catholicisme et de ses rapports à l'Homme

Si la critique que Zola formule contre le christianisme, s'inscrit dans la mouvance générale du XIX^{ème} siècle de la "liquidation de Dieu", il paraît abusif d'affirmer a priori que l'auteur des *Rougon-Macquart* est un incondtionnel de l'idée d'une avulsion systématique de la religion. Certes, il en condamne la proclamation, sans effet, des principes melliflus d'humanité, ainsi que l'alliance des pouvoirs religieux et politique, à l'effet de l'exploitation du peuple français sous le Second Empire. Mais, il reste persuadé qu'on ne peut empêcher en l'homme le besoin de croire en une Puissance Supérieure. Il conçoit même, à l'instar d'un critique littéraire

comme Hippolyte Taine (cité par Sophie Guermès), que « s'il est impossible d'admettre la religion, il est impossible de s'en passer »⁹.

La portée de la contestation zolienne de l'institution ecclésiastique s'oriente davantage et plus sûrement vers une vision nouvelle de la relation entre l'Homme et Dieu. Pour l'écrivain, l'essentiel résiderait dans un pacte nouveau, dans une morale humaine, terrestre, mieux dans une "croyance matérialiste", où les valeurs niées ou perverties par la religion chrétienne, telles la fécondité et le travail, seront réhabilitées au détriment des notions de charité et de justice divine, souvent trop abstraites et objectivement peu stables. La révolte de l'abbé Mouret, suite à son entrée en disgrâce avec Dieu, même si elle paraît dénoter de l'athéisme, en apparence, semble justifier, sur la fin du roman, cette orientation de la critique religieuse de Zola :

« Une révolte lui faisait montrer les poings à l'église. Non, il ne croyait plus à la divinité de Jésus, il ne croyait plus à la sainte Trinité, il ne croyait qu'à lui, qu'à ses muscles, qu'aux appétits de ses organes. Il avait besoin d'être un homme. Il voulait vivre. Ah ! courir au grand air, être fort(...), tuer ses ennemis à coup de pierre, emporter à son cou les filles qui passent ! [...]. Il éveillerait sa virilité, qui devait être qu'endormie. Et que Dieu fût maudit s'il l'avait retiré d'entre les créatures » (Zola, 1875, pp 611-612).

Le romancier français fait aussi sienne la conception du philosophe Holbach qui, selon Marilyse Turgeon-Solis serait comme « un retour à un état virginal, afin d'édifier une morale laïque sur des bases totalement nouvelles (...) et [d'ébaucher] « une nouvelle charpente fondée sur un pacte social en harmonie avec la nature humaine. »¹⁰

Le mérite également, non moins remarquable du père du naturalisme provient, assurément, du réalisme de sa vision, dans la mesure où, tout athéisme inhibiteur mis de côté, la foi en Dieu n'est pas entièrement capable de résoudre, *a priori*, tous les problèmes de l'humain, en l'état actuel de perversion du clergé et de son exploitation à des fins qui avilissent la dignité humaine. L'acte premier, recommandable et valable en soi, manifestement, selon Zola, c'est la responsabilité personnelle de l'individu, à laquelle, éventuellement, viendraient en appoint les effets bienveillants, si possible de la croyance. N'est-il pas commun d'entendre régulièrement cet aphorisme à usage empirique professer : « Aide-toi et Dieu t'aidera ? ».

En définitive, il est essentiel de retenir que le bonheur de l'être humain dépend de l'écart qu'il est à mesure de prendre par rapport au bonheur illusoire arboré

⁹Propos de Taine, repris par Sophie Guermès, in *La Religion de Zola. Naturalisme et déchristianisation*, Paris, Honoré Champion, 2003, p 205.

¹⁰ Marilyse Turgeon-Solis, "Le Christianisme dévoilé, une ambiguïté philosophique à la source d'un système dogmatique", in *Lumen*, n°33, 2014, p 149.

par la religion. C'est bien cela que dit, en substance, *Wikipédia*, l'Encyclopédie libre, consultée en ligne, sur le site :<https://fr.m.wikipedia.org>, le 28/08/2021, citant les propos de Karl Marx : « l'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel ».

Conclusion

La critique du christianisme faite par l'écrivain français, Émile Zola est essentiellement pragmatique, parce que liée au fonctionnement de cette structure. Pour traduire cette contestation zolienne de la "Bâtisse" christique, il a fallu, d'abord démontrer qu'elle n'est pas d'ordre systématiquement institutionnel mais qu'elle porte surtout sur l'attitude des acteurs religieux qui en travestissent l'idéal de cohésion sociale et de respect de la dignité humaine. Ensuite, seulement, l'opportunité a été indiquée de prouver que l'auteur des *Rougon-Macquart*, remet en cause l'instrumentalisation de cette institution suivant deux points : son dévoiement et sa mise au service du politique, d'une part, et son utilisation comme instrument d'asservissement et de mépris de la femme, d'autre part.

Cette disposition textuelle du romancier naturaliste obéit à une double intention : celle, non seulement de révéler ces abus des dirigeants catholiques à asservir l'être humain, notamment, la femme, à travers sa dévotion quelquefois coupable. Du point de vue politique, la contestation de l'institution ecclésiastique, par Zola, vise l'intention sous-jacente de voir cette structure s'impliquer davantage et concrètement dans la mission de réhabilitation de la dignité humaine, piétinée par les plus forts. L'acte de remise en cause de l'Église catholique, par l'écrivain français, entend aussi y instiller subrepticement la nécessité d'un renouvellement fonctionnel et d'y définir un meilleur paradigme relationnel entre le clergé et la communauté chrétienne.

Finalement, l'essentiel de la démarche zolienne a permis de comprendre que le bonheur de l'Homme dépend de sa capacité à prendre une distance raisonnable du bonheur illusoire que lui propose la religion et de penser un bien-être plus pragmatique et plus réaliste.

Références bibliographiques

BIOCH O. (1997), *Matières à histoires*, Paris, Vrin.

CERTEAU M. et DOMENACH J-M. (1924), *Le Christianisme éclaté*, Paris, Seuil.

DELCROIX M., HALLYN F. (1995), *Introduction aux études littéraires*, Paris, Duculot.

DUPUIS J. (1874), *La Conquête de Plassans* d'Émile Zola, Paris, G. Charpentier, en ligne, Bibliothèque électronique du Québec (BeQ), coll. À tous les vents, volume 36, version 2.0, site : <https://beq.ebooks.gratuits.com>.

DUPUIS J. (1875), *La Faute de l'abbé Mouret* d'Émile Zola, Paris, G. Charpentier, en ligne, Bibliothèque électronique du Québec (BeQ), coll. À tous les vents, volume 37, version 2.01, site : <https://beq.ebooks.gratuits.com>.

GENGEMBRE G. (1996), *Les Grands courants de la critique littéraire*, Paris, Seuil.

GUERMEËS S. (2003), *La Religion de Zola. Naturalisme et déchristianisation*, Paris, Honoré Champion.

HAMON P. (1997), Pour un statut sémiologique du personnage, in B. Roland. Seuil. *Poétique du récit*. (pp.1116-180).

JULIEN M. (Mai 1979). Le Coup d'État du 2 décembre 1851, *Revue du Souvenir napoléonien*, 305, 33-43. En ligne <https://www.napoleon.org/consulté> le 28/09/2021.

LAGARDE A. et MICHARD L. (1995), *XIX^{ème} siècle : les grands auteurs français du programme*, Paris, Bordas.

LEMARIÉ Y. (2001). Entre le réel et son double : l'imposture de Faujas, dans *La Conquête de Plassans* de Zola, in *L'Imposture dans la littérature* de Arlette Bouloumié, Angers, Presses Universitaires de Rennes, p 55-66.

MARX K. (1843), *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, Paris, les Éditions Sociales.

MILO M. (2009), *Pourquoi nous ne sommes pas chrétiens. 40 écrivains et philosophes, 40 réponses*, Paris, Max Milo éditions.

MONTESQUIEU, (1995), *Lettres persanes*, Paris, Le livre de poche

QUENUM A. (2008), *Les Églises chrétiennes et la traite atlantique du XV^{ème} au XIX^{ème} siècle*, Paris, Karthala éditions.

ROVERZY-ROY É. (2000). La Passion religieuse : les Goncourt, Zola et la question anticléricale, *Romantisme*, 107, 59-70. En ligne https://www.persee.fr/doc/roman_0048_8593_2000_num_30_107_890pdf, consulté le 09/10/2021.

ROY C. (1951), *Stendhal par lui-même*, Paris, Seuil.

SLAKTA-VALENCY G. (1999), La Critique textuelle, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Dunod.

SOLIS-TURGEON M. (2014). Le Christianisme dévoilé : une ambiguïté philosophique à la source d'un dogmatisme, *Lumen*, 33, 139-150. En ligne <https://www.erudit.org/iderudit/1026569ar.pdf>, consulté le 23/09/2021.

STEMMELEN A. (Novembre 2010). Comment le christianisme est devenu une vaste machine de coercition, *La Religion des seigneurs, Histoire de l'essor du christianisme entre le 1^{er} et le VI^e siècle*, Paris, Éditions Michalon.

TAINÉ H.(1986), *Introduction à l'histoire de la littérature anglaise*, Paris, Hachette.